Des Verbes

DANS

NOTRE BON

PATOIS LYONNAIS

PAR

NIZIER DU PUITSPELU

De l'Académie du Gourguillon





Lyon

IMPRIMERIE DE PITRAT AINÉ

4, RUE GENTIL, 4

1883

Des Verbes

DANS

NOTRE BON

PATOIS LYONNAIS

Extrait de la *Revue Lyonnaise*, t. VI, année 1883

Des Verbes

DANS

NOTRE BON

PATOIS LYONNAIS

PAR

NIZIER DU PUITSPELU

De l'Académie du Gourguillon





Lyon

IMPRIMERIE DE PITRAT AINÉ

4, RUE GENTIL, 4

—

1883

DES VERBES

DANS

NOTRE BON PATOIS LYONNAIS

Ce n'est point chose mauvaise que vous autres, très précieux Lyonnais du Gourguillon, sachiez un peu par le menu ce qu'est encore notre patois rustique, car c'est de lui que sont sorties la plupart de vos bonnes expressions. Nous les avons seulement peu ou prou translatées en langue d'oïl, disant, par exemple, *apincher* où nos campagnes disent *apinchî*, *le jicle* où elles disent *lo jiclio*, et ainsi du reste. Mais n'y a guère de temps que nos pères de la ville parlaient encore un langage cousin de ce patois, qui va chaque jour disparaissant même de nos campagnes, et chez nous s'est fondu dans le français, se bornant à l'enrichir et à le monter en couleur. Quand on a le bonheur de parler la langue du Gourguillon, on trouve bien froid le français de l'Académie !

*
* *

Or, sus dans une précédente glose, à laquelle on a bien voulu faire accueil, il a été signalé certaines particularités curieuses de notre patois en ce qui concerne les substantifs féminins. On désire appeler l'attention sur des particularités de même genre pour ce qui est des verbes.

*
* *

Qui dirait que nous ne sommes pas riches en fait de terminaisons de verbes, il aurait grand tort. Nous en avons « à regonfle » : six, rien que pour la première conjugaison latine en *are*.

Nul n'ignore que la terminaison *are* (*amare*) a persisté en italien (*amare*) ; a fait *ar (amar)* dans le vieux provençal et dans l'espagnol ; s'est raccourcie en *a* dans le provençal moderne *(ama)*, et est devenue *er* dans le français *(aimer)*. Il y a même des fois que *are* latin est devenu *ier* en français, au moins dans celui des anciens temps. Ainsi caval*care* avait fait chevauch*ier;* carri*care*, charg*ier;* impejor*are*, emprir*ier*, etc.

*
* *

Les verbes latin terminés en *are* ont eu en lyonnais des fortunes très diverses ; les uns ont pris la finale en *a*. Ainsi *amare,* aimer, est devenu am*a* à Amplepuis, au Bois d'Oingt, etc.. D'autres fois, ces verbes ont pris la finale en *ô*, Ainsi le même *amare* est devenu aim*ô* à Craponne, à Mornant, etc. D'autres verbes ont pris la finale tantôt en *ia*, tantôt en *iô*. *Quiritare* est devenu *cria* à Amplepuis, et *criô* à Mornant. D'autres verbes en *are* ont pris la finale en *î*. Ainsi *ad quassare* est devenu s'acass*î*, se ployer en deux. D'autres encore ont pris la finale en *yî*. Ainsi *precare*, prier, est devenu pra*yî*.

*
* *

Est-il utile de dire que ces changements ne se sont point opérés par caprice, au hasard, comme le chapeau à cabriolet qu'invente une modiste, ou le monstrueux appendice pygial qui est censé orner aujourd'hui nos belles dames ? Ils se sont produits sans préméditation, sans que ceux qui les ont faits s'en doutassent, en vertu de certaines lois très régulières, très assurées, et dont les exceptions, lorsqu'il en existe, deviennent elles-mêmes des règles pour tous les mots placés dans des conditions identiques. Il se sont faits de même façon que la plante semée, étant donnés la graine et le terrain, pousse des feuilles et des fleurs conformées de telle façon

ou de telle autre. Ces lois varient selon les pays, comme les productions de la flore suivant les sols ou les climats.

On ne saurait nier que les lois de ce genre ne se lient à des faits d'ethnique, c'est-à-dire à des conditions physiologiques des organes vocaux et peut-être même des organes de l'ouïe, propres à telles ou telles races. Ces conditions elles-mêmes vont se modifiant avec les âges, comme on voit peu à peu les types se modifier dans les mêmes races, même sans le mélange des races étrangères.

La science n'a pas, que je sache, rien découvert de ces relations entre les phénomènes philologiques et les phénomènes physiologiques. Le but de la philologie est d'ailleurs beaucoup plus modeste. Il s'agit de rechercher les règles selon lesquelles se sont opérées les transformations des sons et des articulations, c'est-à-dire de réunir les faits de même nature, et de conclure d'un certain nombre d'exemples particuliers aux lois générales. Cette chose, si simple en apparence, ne laisse pas d'offrir d'énormes difficultés, et la science de la philologie, bien qu'elle soit encore en voie de formation, restera une des grandes découvertes de ce siècle.

On voudrait ici très humblement, dans un champ très borné, sans aucune prétention à la science, établir par les faits quelques-unes des règles qui, en ce bon pays de Lyonnais, ont présidé aux transformations indiquées dans un paragraphe précédent pour les verbes de la première conjugaison latine.

*
* *

Nous avons signalé pour ces verbes six terminaisons patoises : *a*, *ó*, *ia*, *ió*, *i* et *yi*. En bonne règle, elles doivent être réduites à quatre : *a*, *ia*, et *ó*, *ió* ne constituent que des différences de prononciation suivant les endroits. Les verbes qui possèdent ces quatre terminaisons peuvent à leur tour se diviser en deux groupes généraux. On aura, d'une part, le groupe des verbes qui se terminent par *a* ou *ó*, *ia* ou *ió*; d'autre part, le groupe des verbes qui se terminent par *i* ou *yi*.

*
* *

Il n'y a pas de doute que, primitivement, le lyonnais n'eût, pour les verbes qui se terminent aujourd'hui en *ó* ou *a*, la termi-

naison *ar* du vieux provençal. Marguerite d'Oyngt, au treizième siècle, dit : « illi commencavet a pens*ar*... Il no se pont tenir de chant*ar*... » La même forme existe dans le syndicat de l'élection des conseillers de la ville de Lyon, du 18 décembre 1355 : « Item donnent aus dis conseilleurs puyssanci de demand*ar*... et les povres gens de la dicta cita deffendre et enpar*ar* en leur dres... et a recovr*ar* czo qui est encore deu, etc. »

Je ne sais à quelle époque on cessa de faire sentir dans la prononciation l'*r* final. Ce qui est certain, c'est que ce fut avant le seizième siècle. Le français, qui a une littérature écrite, continue à écrire étymologiquement aim*er*, quoique l'on prononce aim*é* depuis beau temps. Mais le patois s'écrivant avec les lettres qui représentent le mieux les sons, supprima de l'écriture *r* final. Dans toutes nos anciennes pièces patoises, la terminaison des verbes de la première conjugaison répondant à *er* français est en *a*. Le même phénomène s'est passé en provençal, où la terminaison *ar* est devenue *a* dans l'orthographe des félibres.



Cependant, à Lyon, dès la fin du dix-huitième siècle, on voit remplacer *a* par *ó* ou *au*. Tandis qu'en 1773, la chanson sur le mariage de Mgr le comte d'Artois dit encore à l'infinitif honor*a*, all*a*, presint*a*, la chanson de Reverony sur l'ascension de Pilâtre du Rozier (1784) dit ravicol*au*, mont*au*, compliment*au*, concurremment avec rest*a*, all*a*.

Il est probable que, bien avant Lyon, nos campagnes, et surtout nos environs avaient remplacé tous nos *a* finals accentués par *ó*, et c'est même un des traits qui accusent le plus la physionomie si comique de nos patois. C'est évidemment sous l'influence de notre accent trainard, de notre habitude d'allonger les mots, de nous lantibardaner en parlant, que s'est opérée cette transformation. Pourtant celle-ci n'était pas générale au commencement du siècle, et ne l'est pas encore. Tarare, Amplepuis, le Bois-d'Oingt ont gardé l'*a*[1].

[1] Depuis que Cochard écrivait sa parabole en patois d'Amplepuis, les choses ont déjà changé. Un observateur, qui habite ce bourg, m'assure qu'aujourd'hui la finale en *o* tend à prédominer. Il est vrai qu'il s'agit de l'*o* bref, et non de l'*o* ouvert qui constitue la finale dans les pays d'*ó*.



Dans le Franc-Lyonnais, les deux formes se mêlent parfois. On y dit accoindó, flatter, caresser, et se charfign*a*, se disputer. Toutes nos montagnes, du Beaujolais à Condrieu, sont de langue d'*ó*.

Cette particularité n'avait point échappé à Cochard.

Dans sa parabole de *Enfant prodigue* en patois de Condrieu, il dit : « ... all*o* en chon ou caïon. »

Dans celle en patois de Fontaines : « ... per i gard*o* los caïons » ;

Dans celle en patois de Saint-Symphorien-le-Château : « ... par al*au* en chon aux cayons ; »

Dans celle en patois de Beaujeu : « .. p'y gard*o* lous caians ; »

Mais dans celle en patois du Forez, on trouve écart*a*, lev*a*, bett*a* ;

Dans celle en patois d'Amplepuis : « ... par y gard*a* los peurs ; »

Et dans celle en patois du Bois-d'Oingt : « par y gard*â* los peurs[1]. »

Soit quatre paraboles en *ó* et trois en *a*.

Roquille, qui était de Rive-de-Gier, emploie la forme *ó* : trampal*ó*, chanceler ; capit*ó*, rencontrer, surprendre ; borf*ó*, manger avec avidité. L'auteur de la *Couzonnaize* dit tsant*ó* (chanter). Gutton, Monin, qui étaient de Mornant, emploient la forme *ó*. Cochard, dans son *Dialogo de doux homos* va plus loin et écrit pic*au*, piquer, chagrin*au*, chagriner, mod*au*, s'en aller, ce qui est un tort, puisque *au* n'exprime pas ici une diphtongue. Je ne sais pourquoi, dans son vocabulaire, il a pris exclusivement la forme en *a*, encore que le choix et la prononciation des termes indiquent souvent le patois des pays d'*ó*.

Somme, la prononciation *ó* est très dominante dans le Lyonnais aujourd'hui. C'est celle que l'on adoptera pour les exemples du patois moderne dans ce qui va suivre.

* * *

Maintênant, citons quelques-uns des verbes de la première conjugaison latine qui ont fait *ó* en lyonnais :

[1] Je dois à l'obligeance extrême de M. Véricel, possesseur d'un grand nombre de manuscrits de Cochard, la communication de celles de ces paraboles qui sont inédites.



Abadó, ouvrir, laisser sortir *(ad badare)* ;
Apparó, retenir une chose qu'on jette *(ad parare)*;
Arrapó, saisir *(arrapare)* ;
Arrétó, prendre un domestique à gages *(ad restare)* ;
Se caló, se glisser *(calare)* ;
Covó, couver *(cubare)* ;
Canó, glisser quelque chose dans... *(calare)* ;
Chapló, couper, hacher *(capulare)* ;
Cheurló, crier *(ululare)* ;
Ebernó, ouvrir toutes grandes ouvertes portes et fenêtres *(hibernare)* ;
Defracó, casser (prov. *frascar*, de *fra cassare*) ;
Desondró, abîmér, gâter, défigurer *(dishonorare)* ;
Intunó, surprendre *(ex tonare)* ;
Sonó, appeler *(sonare)* ;
Senó, semer *(seminare)*;
Etc., etc.

*
* *

Et quelques-uns des verbes qui ont fait *ayi*, *eyi* :

Attof*ayi*, élever une famille, des arbres, des bestiaux, etc. *(aptificare)* ;
Appl*ayi*, mettre les bœufs au joug *(applicare)* ;
Depl*ayi*, les dételer *(displicare)* ;
Pl*ayi*, plier *(plicare)* ;
Pr*ayi*, prier *(precare)* ;
N*eyi*, noyer *(necare)* ;
S*eyi*, faucher *(secare)*;
Man*eyi*, manier *(manicare)* ;
Carr*ayi*, lancer des pierres (celt. *cair*, plus un suffixe fréquentatif équivalent à *oyer*, égal lui-même à la terminaison latine *icare*) ;
Barr*ayi*, ahanner, travailler péniblement (celt. *bar*, plus un suffixe comme le précédent) ;
Champ*ayi*, mener les bêtes aux champs (vieux fr., *champoier*) ;
Barm*ayi*, balmer en douceur, au jeu de boules *(de balma)*.

*
* *

Pourquoi ces verbes latins, tous terminés également en *are*, ont-ils ainsi tantôt donné *ó*, tantôt donné *yi* en lyonnais ?

Si nous prenons nos besicles, nous voyons que, pour les huit premiers verbes en *yi*, la finale latine *are* est précédée de la gutturale *c*, précédée elle-même de *i* ou de *e*;

Et nous voyons que, dans les quatre derniers, le suffixe corres-

pondant en français offre l'équivalence de la finale latine *icare*, c'est-à-dire précisément le cas des premiers exemples.

Aucune de ces particularités ne se présente pour les verbes en *ó*.

On en peut donc conclure, sans trop de témérité, la règle suivante :

1° *Les verbes latins terminés en* icare, ecare *donnent en lyonnais la finale* ayî, eyî [1].

*
* *

Ici, une question se présente.

Nous voyons que la gutturale *c* a engendré un *y*, mais est-ce simplement par suite de l'influence de la gutturale disparue, ou bien y a-t-il eu changement *réel* de *c* en *y* ? En d'autres termes, a-t-on eu *aptifi'are*, *appli'are*, etc. par la chute du *c* entre deux voyelles, et l'hiatus seul a-t-il produit notre terminaison *y*, ou bien *c* a-t-il persisté sous la forme affaiblie de *y* ?

Je m'assure que cette demande fera s'ébahir plus d'un lecteur qui se va gausser de ma supposition, à savoir qu'une consonne, sans valeur sonore par elle-même, puisse se transformer en voyelle. La fille qui devint homme en sautant un fossé, selon Montaigne, n'est pas plus extraordinaire.

Rien de plus sérieux cependant. La transformation de *c* en *g*, puis en *y*, n'est point une nouveauté dans les langues romanes [2], mais il est juste de dire que la disparition complète du *c* entre deux voyelles est aussi un fait indéniable.

[1] Il n'est peut-être pas besoin d'ajouter que *icare* ne peut donner *ayî* que lorsque *i* ne tombe pas, par suite de la règle de la chute de la pénultième atone. Ainsi praedicare, judicare étant devenus *praed'care*, *jud'care*, n'étaient plus des verbes en *icare*, mais en *dcare*, qui devaient donner des finales en *chî* et en *gî* (voir plus loin la règle neuvième).

Il suit de là que la plupart de nos verbes en *ayî*, *eyî* répondent à des verbes latins de trois syllabes seulement, comme *playî (plicare)*, *seyî (secare)*, parce que, dans ce cas, *i* étant initial, ne saurait tomber; ou bien à des composés de ces verbes, comme *a-pplayî (ad-plicare)*, *de-playî (dis-plicare)*.

Pourtant il y a des verbes latins de quatre ou cinq syllabes où *i* n'est pas tombé, ou bien a été remplacé par une voyelle d'appui : man*i*care, aptif*i*care. Dans ce cas, la règle du lyonnais trouve son application: Ex. man*eyî*, attof*ayî*, qui ont pour correspondants en oïl man*ier* et atuf*ier*.

[2] Voir le livre de M. Joret : *Du C dans les langues romanes*.

Ici, on peut, je crois, admettre la persistance du *c* sous la forme de *y*, comme on le retrouve dans *i* de ple*i*er (pli*c*are), et dans *i* de pre*i*er (pre*c*are), du cantilène de sainte Eulalie (Joret), et dans *y* de plo*y*er *(plicare)*. Cette formation est tout à fait analogue à notre formation lyonnaise.

*
* *

Remarquez que ce n'est pas le simple hiatus de la finale qui a engendré notre terminaison *yi*. La preuve en est dans la liste des verbes suivants, tous terminés en hiatus dans le latin, et qui ont fait chez nous non pas *yî*, mais *iô* ou *ia* suivant les endroits:

Se mar*iô*, se marier *(maritare*, puis *mari'are)*;
Cr*iô*, crier *(quiritare*, puis *quiri'are)*;
Obl*iô*, oublier *(oblitare*, puis *obli'are)*;
Dess*iô*, ôter la soif (répondrait à un barbarisme *dissetare*, composé avec *dis* et *sitim*, devenu *disse'are*);
Se méf*iô*, méfier *(mis-fidare*, puis *mis-fi'are)*;
Detr*iô*, sevrer *(dis-tritare*, puis *dis-tri'are)*;

Je crois que de ces exemples on peut tirer cette deuxième régle:

2° *Lorsque la finale latine* are *est précédé de la dentale* d *ou* t, *précédée elle-même de* i, *le type latin donne* ia, iô *en lyonnais*[1].

3° *Il en est de même des verbes terminés par l'hiatus latin* eare, iare, *pourvu que celui-ci ne soit précédé ni d'une gutturale ni d'une liquide mouillée* (ll *mouillées ou* n *prononcée* gn), *ni d'une sifflante :*

Conv*iô*, accompagner quelqu'un (cum-*viare*);
Par*iô*, parier (pa*riare*).

4° *Si, par la chute de la dentale entre deux voyelles, l'hiatus latin, au lieu d'être* eare *ou* iare *est* uare *ou* oare, *il est conservé en lyonnais sous les formes* uô, ouô. Les exemples sont rares. Il ne m'en vient que deux à l'esprit :

1 A l'appui des différences de formation entre les finales *yi* et *iô*, je rappellerai qu'au douzième siècle, les verbes français qui répondent à notre formation en *yî*, étaient monosyllabiques, et ne pouvaient rimer avec les verbes qui répondent à notre formation en *iô*, et dont la finale était dissylabique. Ainsi *mari-er*, *oubli-er* ne pouvaient rimer avec *pre-ier* (prier) *ne-ier* (nier), pas plus qu'en patois aujourd'hui *mariô*, *obliô* ne pourraient rimer avec *prayi* et *neyî* (si toutefois en patois populaire, nous avions l'équivalent du mot *nier*, qui eût éte régulièrement *neyî*, de *negare*). Je dois cette remarque à un jeune philologue qui sera demain un maître, M. Langlois.

Puô, *pouô*, tailler la vigne *(putare*, puis *pu'are)*;
Nuô, nouer *(nodare*, puis *no'are)*.

5° *Mais s'il y une gutturale* c *dans la syllabe précédente, son influence produit la terminaison en* yi :

Secoyî, secouer (*succutare*, puis *succu'are)*.

Cette influence de la gutturale *c*, encore bien que séparée de *are* par une voyelle, n'est peut-être pas aussi surprenante qu'elle en a l'air. Toutefois, dans les exemples de ce genre que je connais en vieux français, comme laiss*ier*, de la*c*sare, le *c* n'est séparé de *are* que par une consonne et non par une voyelle. Le fait patois est donc à noter curieusement.

Remarquer d'ailleurs cette insistance du lyonnais à éviter toute dureté, toute difficulté de prononciation. Vous la retrouverez partout. *Secuô* eût été difficile à « affranchir », comme nous disons. *Secoyî* coule tout seul. Voire que je le trouve gracieux [1].

Dans conv*iô*, par*iô*, nous avons vu des exemples où l'hiatus latin est précédé d'une liquide (*r*) ou d'une labiale (*v*), mais

6° *Si la liquide qui précède l'hiatus est elle-même précédée de deux voyelles en hiatus, la finale est en* yi :

Apprôr*ayi* [2], mettre une terre en prairie *(pratariare*, puis *pra'ariare)*.

*
* *

Lorsque le verbe étymologique ne se termine pas en hiatus, si la liquide *r*, précédant la finale tonique, est elle-même précédée de *i*, on a la finale *î* au lieu de la finale *a* ou *ô* ; ce qu'on peut exprimer plus simplement en disant que :

7° *Le groupe* ir, *en patois, appelle la finale* î :

Degu*iri*, déchirer *(skërran)*;
V*iri*, tourner (de *vire*) ;
T*iri*, tirer *(téren)*.

[1] On ne saurait raisonnablement d'un ou deux exemples conclure à une règle. Aussi je ne puis donner les énoncés sous les numéros 4, 5 et 6, que comme la constatation de faits qui cadrent avec l'ensemble des lois de la phonétique lyonnaise, rien de plus.

[2] Cochard, dans son *Vocabulaire*, donne la forme apprar*iyi*, qui serait une exception, le lyonnais substituant *ayi* à l'hiatus *iyi*. Ce qui est très certain, c'est que Mornant, Yzeron, Craponne disent apprôr*ayi*. Quant à l'*ô* antépénultième d'apprôrayi, il est caractéristique des pays d'*ô*, tandis que Cochard donne le dialecte des pays d'*a*.

*
* *

Et maintenant une petite glose en retour sur notre première règle relative aux verbes en *ayî :*

On n'est pas sans avoir remarqué que dans les types latins en *icare* (aptif*i*care, etc.), la voyelle *i*, précédant le *c*, a été transformée en *a* par le lyonnais (attof*a*yi, etc.).

L'explication de ce phénomène singulier est très simple. Si le lyonnais avait conservé l'*i* du latin après le changement de *care* en *yi* on aurait eu cette peu agréable triphtongue *iyî* : attof*iyî*, appl*iyî* etc. En philologie c'est comme en musique; l'hiatus a besoin d'y être préparé, tout comme certaines discordances musicales ne se peuvent tolérer qu'à la condition d'être préparées par certains accords préalables.

Le lyonnais a généralement employé *a* pour la préparation de cet hiatus. Cependant il a employé *o* dans *bloyi*, tiller le chanvre (goth. *brikan*).

Dans les verbes en *ecare* (s*e*care, etc.), l'hiatus était tout préparé par *e* qui a été conservé dans le lyonnais (*seyi*, *neyi*, etc.).

Dans *payî*, payer, de *pagare*, la chose a été tout de go, puisque l'*a*, qui précède le *g* devenu *y*, appartenait déjà au type latin.

Dans *joyî*, jouer, de *jocare; loyi*, louer, de *locare*, le lyonnais n'a eu aussi qu'à conserver tranquillement l'*o* du latin.

*
* *

Ligare, lier, doit donner *layî* en patois, ce qu'il a fait à peu près honnêtement dans la forme *leyî ;* mais à côté subsiste une forme incorrecte, *liô*, qui n'est autre que le français *lier*, patoisé par le paysan croyant ainsi parler avec plus d'élégance. De même l'un d'eux haussait les épaules devant moi en entendant dire *j'ons étô*. « On ne dit pas *j'ons étô*, qu'il reprit sévèrement, on dit *j'ons été !* »

Leyî et *liô* subsistent concurremment jusque dans la même commune, comme à Mornant, par exemple. Mais *leyî* n'est plus dit que par les anciens, tandis que *liô* prend le dessus, comme tous les mots importés du français.

*
* *

Pas n'est besoin de faire partie de l'alme, inclyte et célèbre académie du Gourguillon pour connaître le mot *ablager*, *id est* saccager, abîmer, sauvager. *Ablager* est la forme de ville, sous l'influence d'oïl. Aujourd'hui la forme patoise est *ablagî*, mais s'il en faut croire Cochard, qui écrivait son *Vocabulaire* voilà tantôt quelque septante ans, on disait alors *ablagia*.

Cet *ablagia* a persisté curieusement dans le seul participe passé en de certaines communes, et, tandis qu'on dit à Mornant : « La grêla a tot ablag*î* », on dit encore à Craponne : « La grêla a tot ablag*ia*. » Ce phénomène n'est pas que chez nous, et il a été signalé par M. Gilléron comme une loi régulière dans le patois du bas Valais, qui ne fait qu'un avec le groupe lyonnais. Les verbes qui sont en *î* chez nous, là-bas sont en *yé*, et l'*a* latin, qui s'est transformé à l'infinitif, reparaît au participe, comme un débris romain encore debout au sein des constructions de l'heure présente.

Chez nous, beaucoup de verbes en *ci*, *gî*, etc. ont encore indifféremment le participe en *ci*, *gî*, ou en *cia*, *gia*. *A* tonique, qui est devenu *ó* à l'infinitif, a énergiquement résisté dans le participe, et lorsque, suivant une tendance qui paraît constante, la forme en *î* a pris le dessus sur la forme en *ia*, c'est pour le masculin seulement, et cette dernière finale est devenue caractéristique du féminin. Le participe jusque-là indéclinable s'est assoupli en adjectif à flexion : « in chapiau caboss*i*, ina cassi (poèle à frire) caboss*ia* ; cel'homo s'est reving*î* ; cela fena s'est reving*ia*. »

J'ai cité *ablager*, *ablagî* ou *ablagia* parce que, venant du latin *ablegare*, il constitue une exception. *Ablegare*, d'après la règle énoncée plus haut, donne *ablayi* ou *ableyî*. Cette exception mérite d'être expliquée.

Dans *ablagia* il y a une première transformation lyonnaise, c'est le passage de la gutturale dure à la douce. Les dialectes d'oc ont *ablatuga*, *ablasiga*, avec *g* dur, comme en latin. Seulement chez nous, *g* n'a pas passé à la troisième phase, c'est-à-dire à *y*. La transformation s'est arrêtée à mi-chemin. Cela est encore arrivé dans *barragia*, donné par Cochard, et qui a la même origine que *barrayî*, employé par nous dans un sens un peu différent.

Je crois, de plus, qu'en aucun cas nous ne pouvions avoir *ablayî* par la raison qu'*ablagia* nous est très probablement venu par l'intermédiaire d'un fréquentatif latin *ablitigare*, que l'on retrouve dans le latin du moyen âge, où il n'a certainement pas été introduit par les clercs du temps. Cet *ablitigare* figure trait pour trait dans le gascon moderne *ablatuga*. Or, *ablitigare* devenait *ablit'gare* par la chute de l'atone, et *g*, n'étant pas entre deux voyelles, devait persister.

D'où je tiens *ablagia*, *ablagî*, pour suffisamment excusé de n'être pas *ablayî*.

*
* *

Il n'est pas impossible que, dans un moment de méchante humeur, quelque philologue chagrin ne me jette aunez, parlant par respect, le mot de *caquer* (*cacare*), si usité à Lyon ; à telles enseignes qu'à Paris on reconnait les Lyonnais à son emploi. Pardon mille fois de ma grossièreté ; mais la philologie est comme la médecine, elle est obligée de nommer les choses. Et je suis au moins aussi excusable que M. Zola, qui a écrit le mot tout au long dans *Pot-Bouille* sans y être autrement forcé que par les exigences du beau style.

Voilà, me dira-t-on qui va contre vos règles. — Pardon. Ce mot, si commun au Gourguillon, n'est point lyonnais d'origine. A preuve, qu'il est inconnu dans nos campagnes, lesquelles ont emprunté le mot, plus abject, du français populaire, en transformant la finale *er* en *ô*. *Cacare* en lyonnais eût donné *chayî*. En provençal, il a donné régulièrement *cagar*, provençal moderne *caga*. Nous n'avons point tiré notre mot urbain du provençal, car *g* ne remonte point à *c*. Nous ne l'avons point fabriqué nous-mêmes du latin, car chez nous *c* initial devant *a* devient *ch*, et *c* médial tombe entre deux voyelles ou se transforme en yotte. Un très docte philologue, à qui j'ai demandé son avis sur cette question délicate, croit que c'est simplement un mot de formation savante[1]. Au fait, ces savants sont capables de tout.

[1] Le mot, en effet, n'est pas moins contre la formation française que contre la formation lyonnaise.

*
* *

Il ne faut pas faire confusion, dans notre patois, entre la finale *ayi*, provenant de *icare* latin, et la finale *ailli*, *oilli*, provenant du latin *iculare*, *uculare*. Cette confusion est facile à cause de notre habitude de substituer *y* aux *ll* mouillées, et de dire par exemple esca*y*er pour esca*li*er, ma*y*et pour ma*ill*et, Gu*iy*otière pour Gu*ill*otière, etc. Nous portons cette habitude jusque dans notre orthographe, et je voyais naguère, dans une vogue, cette inscription : « Il est défendu de faire glisser le *mayet.* » *Aculare*, *iculare*, *uculare*, qui ont donné en français *ailler*, *iller*, *ouiller*, ont donné chez nous *ailli*, *illi*, *oilli*, devenus avec le temps *ayi*, *iyi*, *oyi*. Notre *i* final est ici encore engendré par le voisinage de la gutturale *c*, qui a mouillé les *ll*. Or, *ll* mouillées et *n* idem (c'est-à-dire prononcée ou devenue *gn*) ont pour résultat chez nous de transformer la voyelle suivante en *i*, qu'elle soit tonique, comme dans nos verbes, ou qu'elle soit finale atone comme dans nos substantifs féminins. Ainsi nous avons :

Barfolli, agir en barfouillon *(bis-fodiculare)*, devenu *barfoyi ;*
Cramailli, écraser, écrabouiller *(cramaculare)*, devenu *cramayi ;*
Bleusailli, bleusailler, devenu *bleusayi ;*
Rogeailli, mettre du rouge, devenu *rogeayi*.

Les *ll* mouillées ont été conservées dans les verbes suivants :

Bottilli, se couvrir de petits nuages (de *botellum*).
Charpilli, déchiqueter (de *charpir*).
Cabolli, écrabouiller *(excarbuculare)*.
Ebor*lli*, aveugler.
Charbo*lli*, écraser (v. franc. *escharbouiller*) ;
Debo*lli*, défaire, déranger (d'*ébouler*) ;
Bai*lli*, donner (v. fr. *bailler*) ;
Brai*lli*, brailler ;
Essor*lli*, assourdir ;
Appei*lli*, préparer, appareiller ;
Epu*lli*, éclore ;
Chai*lli*, écaler les noix, etc. (du germ. *schale*) ;
Se debroi*lli*, se tirer d'une affaire *(débrouiller) ;*
Se degoi*lli*, se dire des injures (de *gula*) ;[1]

[1] Jicl*ió*, jaillir, de *jaculare* est un mot étranger à l'idiome. *Jaculare* donne régu-

Quand *l* n'est pas mouillée la forme est en *ó :*

Carcave*ló*, sonner creux (d'un rad. *carc*);
Barbe*ló*, radoter (de *barba*);
Barce*lló*, secouer avec violence (du germ. *bers*);
Ravico*ló*, raviver, ranimer;
Cheur*ló*, crier *(ululare)*;
Beur*ló*, id. (germ. *brüllen ?*);
Cegro*ló*, secouer *(corotulare)*.

*
* *

Sur *gn* appelant *î*, citons :

Ca*gni*, rabrouer (de *canem*);
Barguig*ni*, barguigner;
Tor*gni*, éternuer *(sternutare)*;
Grafi*gni*, griffer;
S'agro*gni*, se ramasser, se blottir (de *grumus*);
Abara*gni*, séparer les troupeaux dans un pré (de *baragne*);
Desanda*gni*, enlever les rangées de foin (de *andain*);
Chanca*gni*, gronder, quereller, chagriner (de *cancrum*);
Se déjarma*gni*, se débattre avec violence (de *garra* et de *manus*);
Grou*gni*, entamer avec les dents, mâchonner (germ. *grinan*);
Echar*gni*, railler, bafouer, asticoter (goth. *harmjan*);
Pitro*gni*, pitrogner, naturellement (de *pisturire*).

*
* *

De ce qui précède, on peut déduire cette huitième règle :
La finale du verbe lyonnais est en î, toutes les fois qu'elle est précédée d'une liquide mouillée (soit *l*, soit *n*).

lièrement en français *jailler*, et en patois *jaillî*. *Jicliô*, au Gourguillon *jicler*, est introduit du provençal *giscla*, même sens, dérivé du vieux provenc. *giscle*, pousse. L'insertion du yotte, après le groupe *cl*, est de règle chez nous, parlant par respect, comme les vesons dans le fromage : agl*i*an gland *(glandem)*, cl*i*avetta, percerette *(clavitta)*, cuercl*i*o, *(cooperculum)*, bel*i*en, tripes *(vesceranus)*, cl*i*ai, botte de paille (celt. *cloig*), cl*i*edat, barrière *(clida)*, cl*i*òr, glas *(classicum)*, cl*i*ossi, clou *(clavis)*, écl*i*or, éclair (d'*exclarare*), etc., etc.

Repicliô, rejaillir, a été formé sur *piquer*, de *pic*, avec l'insertion inévitable du yotte. Cet *i*, qui au fond n'en est pas un, n'est là que pour exprimer le mouillage de *l* sous l'influence de la gutturale (ah ! ces gutturales, en font-elles !) mouillage qu'on devrait exprimer, comme dans la langue d'oc, par le signe *h* après *l*. On devrait donc écrire *jiclho*, *aglhan*, *clhavetta*, *cuerclho*. Mais l'usage est l'usage : personne ne vous comprendrait.

*
* *

Donnons encore cette neuvième règle :

La finale du verbe lyonnais est en i *lorsqu'elle est précédée d'une gutturale douce :*

Il ne s'agit pas ici d'un motif étymologique, mais simplement de la position en patois :

Apin*chi*, guetter, surprendre ;
Accro*chi*, saisir ;
Char*chi*, chercher ;
Evart*chi*, étendre, disséminer ;
Inron*chi*, enrouer ;
Tchiran*chi*, tirailler ;
Pan*chi*, répandre, laisser couler (en parlant d'un tonneau) ;
Eput*chi*, écraser ;
Cor*gi*, donner un coup de fouet ;
Bro*gi*, réfléchir profondément ;
Indru*gi*, fumer (avec de l'engrais) ;
Rama*gi*, faire du boucan ;
Demi*gi*, démanger ;
Mi*gi*, manger ;
Dru*gi*, sauter, se réjouir, faire le fou ;
Se revin*gi*, se venger, etc.

On peut citer comme exception *chouchió*, fouler aux pieds, de *calcare*. J'y vois un témoignage qu'avant de se terminer en *chî* et en *gî*, les verbes ci-dessus se terminaient en *chia* et en *gia*, comme *ablagia*, déjà cité. De même qu'abla*gia* est devenu abla*gî* en de certains endroits, de même chou*chió* a déjà perdu son *ó* final à Mornant, à Saint-Martin, à Riverie, où l'on dit *gouchî*[1].

*
* *

10° *Mais toutes les fois qu'au lieu d'une gutturale douce, c'est une gutturale dure qui précède la finale, le verbe garde sa forme en a*, devenu *ó* moderne.

[1] Par où l'on voit avec quelle exactitude les règles sont suivies, c'est, par exemple, lorsqu'un verbe a une double forme. Alors la finale change suivant la consonne qui précède. On dit également « evart*chî* lo fumi » et « evar*tó* lo fumi », disperser le fumier *(versare)*.

Bingó, chiner, se donner du mal (de *biga*);
Defracó, briser (*frascar*);
Broncó, broncher;
Gingó, donner des coups de pied;
S'imbringó, s'embringer (de *briga*);
Potringó, médicamenter;
Rocó, heurter;
Se sacó, se blottir;
Biscó, bisquer.
Bolico, agiter, remuer (*bulicare*).

Le lecteur, qui se rappellera ce que l'on a dit des verbes en *ayi* (règle première), demandera pourquoi *bulicare* n'a pas donné, selon les règles, d'abord *boligia*, puis *bolayî* [1], et il aura raison. Cela tient évidemment à ce que *bolicô* (lyonnais du Gourguillon *bouliguer*) est un mot méridional correspondant au provençal *boulega*.

*
* *

11° *La finale patoise du verbe est le plus souvent en* î, *lorsqu'elle est précédée d'une sifflante dure ou douce.*

Exemples :

Bruizi, bruire;
Se degoizi, s'injurier;
Se benaisi, manger à son benaise;
Abuizi, amuser;
Neisi, rouir le chanvre;
S'apraizi, s'étendre, faire le paresseux;
Pissi (parlant par respect), pancher de l'eau,
Dépillorci, dépillocher;
S'acassi, se courber en deux;
Cabossi, cabosser;
Crossi, bercer;
Petassi, mettre des petas;
Possi, teter;
Gaussi, railler.

Cette particularité des sifflantes d'engendrer *î* paraît moderne. Outre qu'on n'en trouve pas trace dans les anciens documents (Marguerite a confe*ssar*, pa*ssar*, pen*sar*), elle souffre encore

[1] Ou plus probablement encore, par la chûte de l'atone, *bogî (bul'care)*.

beaucoup d'exceptions : pen*sô*, penser, avi*sô*, regarder, voir; abou*sô*, s'écrouler; bu*ssô*, pousser; delou*so*, enlever les *luses;* po*sô*, poser, etc.

Ce qui marque bien le caractère d'évolution de ce mode de formation, c'est que des mots ont les deux formes en *î* et en *ô :* cro*ssî*, cro*ssô*, bercer. Affor*cia*, confirmer avec force (*ad fortiare*), est donné par Cochard, concurremment avec la forme affor*cî*, qui a pris complètement le dessus, du moins aux environs de Lyon, depuis que Cochard écrivait son vocabulaire, il y a quelque septante ans. Nous voyons là le phénomène signalé dans *chouchia*, à propos de la neuvième règle ; *afforcia* est la forme archaïque.

Scholie. *La sifflante appelle* i *de nécessité, toutes les fois qu'elle-même, comme on le peut le voir dans les sept premiers exemples, est précédée soit d'un* i, *soit d'un yotte, c'est-à-dire d'un* i *ou d'un* y *qui n'existait pas dans le type latin, du moins à l'état de voyelle syllabique.*

Ce phénomène s'est produit dans se qua*isi*, se taire, dérivé de *quies.*

Dans aja*ssi*, s'accroupir, la finale *i* est le produit de la gutturale de ja*c*ere.

Il est probable que c'est par analogie avec ces verbes, qui se terminent *régulièrement* en *î*, que peu à peu l'usage s'est introduit de terminer de même tous ceux qui sont précédés d'une sifflante

*
* *

Quelques verbes où la finale est précédée de *t* ont la double forme en *î* et en *ô :* se coi*ti*, se hâter, et se coi*ta*, dans d'anciens noëls ; appoin*tî*, faire une pointe, et appoin*tô*.

Il y a là, je crois, une double influence. D'une part, l'étymologie appelle un *i* dans se coi*tî*, venu de co*c*tare, et dans appoin*ti*, dérivé de pun*c*tum (toujours ces satanées gutturales !). D'autre part, après la dentale (*t*), nos finales sont en *a*, *ô*. Il y a comme une lutte entre l'action de l'étymologie latine et l'action de la position patoise.

Nous disons encore régulièrement s'accatt*ô*, s'accroupir (de *cattus*), et achat*î*, attirer par des caresses à la façon d'un chat. Dalila avait achati Samson par ses caresses. C'est qu'*achati* nous est venu par le français populaire *achatir*.

*
* *

Toutes ces règles souffrent très peu d'exceptions, et qui, en général, s'expliquent facilement. Voici, par exemple, le verbe *abarî*, élever (spécialement au sens d'élever des petits oiseaux), qui devrait régulièrement être *abôrô*. Mais *abarî* vient de *ad-bajulare*, dont le thème a fait en français *bailler*. Nous, nous avons eu, fort régulièrement, *abaillî*, par suite de l'appel de *î* final par les *ll* mouillées. Quelle influence a fait sécher ces *ll*, je l'ignore, mais on a encore dans les Alpes *abali*, même étymologie, avec extension du sens à préserver, mettre à l'abri. En Gévaudan, *bajulare* a donné *bailla*, aujourd'hui *bela*.

Chez nous, *abali* est devenu *abarî*, par changement de *l* en *r*, dont nombre d'exemples, inutiles à citer, existent dans notre patois. En Languedoc, la transformation s'est continuée de la sourde à la sonore, comme disent les philologues, et on a eu *avari*.

Or, la finale *î* a été conservée chez nous, même après qu'elle n'était plus motivée par *ll* mouillée.

Voilà l'explication fort simple de l'exception.

Il faut aussi, sensément, écarter des exemples qu'on pourrait m'opposer, les mots français introduits dans le patois et qui, aujourd'hui, l'étouffent complètement sous leurs végétation parasite. Déjà bien loin, autour de Lyon, on ne parle plus du patois, mais du français patoisé. C'est ce qui rend l'étude du lyonnais si difficile. Si vous prenez des mots purement autochtones, il y en a peu, et l'étymologie est souvent trop incertaine pour en tirer des règles certaines. Et si vous prenez des mots dont l'étymologie est certaine, vous êtes le plus souvent en présence de mots français qui ne peuvent vous fournir de règles patoises. C'est ce qui doit rendre indulgent pour le canut soussigné, si d'aventure un rondier trop sévère relevait dans la présente piece quelque pas-failli. Mais il y a des des lois générales qui ne sauraient faire doute.

*
* *

Nous avons fini l'examen des verbes de la première conjugaison terminés en *î*. Pas besoin de faire l'explication de ceux terminés

en *ô*. Tous ceux qui ne se terminent pas en *î* se terminent en *ô*. Cette règle me paraît lumineuse.

Cette forme en *î* est-elle ancienne? On ne la retrouve pas dans les anciens documents. Marguerite d'Oyngt, *sicut dixi*, a la forme en *ar* pour les verbes qui, aujourd'hui, font *ô*: delivr*ar*, desirr*ar*, enclin*ar*, dot*ar* (douter), confess*ar*, pass*ar*, emand*ar*, racont*ar*, recit*ar*. Pour nos finales en *î* et en *iô*, elle a la forme en *ier* : regrac*ier*, rendre grâces (qui ferait aujourd'hui regrac*ia*, puis regrac*î*); damag*ier*, porter dommage (qui ferait aujourd'hui domagia, puis domag*î*); cumun*ier* (qui ferait aujourd'hui commun*î*); deleit*ier*, de *dilectare* (qui ferait aujourd'hui deleit*î*); efforc*ier* (qui ferait aujourd'hui efforc*ia*, puis efforc*i*), mang*ier* (qui a fait mig*î*); agenol*ier* (qui ferait agenoll*î*, avec *ll* mouillées), ensen*nier*, d'*insignare* (qui ferait insegn*î*). Elle a certainement par erreur di*gn*ar[1] pour di*n*ar, qui ferait di*nô*. Enfin, elle a très régulièrement *ubliar*, qui a fait chez nous obl*iô*.

Je n'ai pas trouvé dans Marguerite de verbe qui réponde à nos formes en *ayî*. Il n'y a pas de doute que ces verbes ne fussent en *eier : preier, pleier*.

Le *Tarif du péage de Lyon*, en 1295, offre également les formes en *ar* : retourn*ar*, arrest*ar*, demor*ar*, meisonn*ar* (bâtir), quitt*ar*. Dans le syndicat de l'élection des conseillers de ville, en 1356, on trouve avec ces formes celles en *eier :* aplaid*eyer* (plaider) qui dans notre patois moderne serait aplaid*oyî* ; et celles en *ier :* empir*ier* qui serait empir*î*, etc.

*
* *

J'entendais dire l'autre jour que notre savant et infatigable archiviste, M. Guigue, avait récemment découvert les pièces d'un curieux procès au moyen âge. Il s'agissait de savoir si Lyon était de langue d'oc ou d'oïl. Des témoins furent appelés, dont le plus grand nombre opina que nous étions de langue d'oc[2].

Nous avons bien, en effet, le caractère distinctif des dialectes

[1] Elle a employé une fausse orthographe étymologique, croyant que *diner* vient de *dignare : Me, Domine benedicere...*

[2] Je lis à l'instant dans la *Revue Lyonnaise* un très intéressant document sur le *Prieuré d'Alix*, publié par M. Georges Guigue, où ce procès (1331) sa trouve relaté.

d'oc, qui est *a* tonique libre demeuré *a :* cant*a*re, chant*ar*, am*a*re, am*a*r, tandis qu'il est devenu *e* en langue d'oïl : aim*er*, chant*er*. Mais les témoins auraient aussi bien pu dire que Lyon était de langue d'oïl. En effet, nous avons vu qu'à côté de la forme en *ar*, Lyon avait la forme en *ier :* mang*ier*, ensenn*ier*, comme en français, tandis que la langue d'oc avait manj*ar*, enseign*ar*. Ce que l'on peut exprimer par ces deux beaux vers à la façon de Lancelot :

> Car je suis d'oc, voyez mes *a !*
> Mais je suis d'oïl, mes *ier* sont là !

J'ai raconté, ne sais plus où, que dans les quarante ans, il y avait à Lyon un ténor, de son nom Jouard. A la première représention de *Sémiramis*, un grand gognant lui cria d'une stalle : « Il ne s'agit pas seulement de *Jouard*, il faut encore *chantar !* » Ce gaudisseur se doutait-il seulement qu'il parlait le pur lyonnais du treizième siècle ?

*
* *

Nos verbes patois en *î* sont-ils une métempsycose de la forme en *ier*, usitée au treizième siècle dans Marguerite et les documents de la même époque ? Ou bien y avait-il, à côté du langage de la ville, soumis aux influences d'oïl, un langage rustique distinct, celui de nos bourgs et villages, comme ceux-ci ont encore un patois très distinct de la belle langue du Gourguillon[1], et ce langage rustique, a-t-il, lui, au contraire, tiré directement du latin les formes en *î ?* — Question délicate.

La dernière supposition expliquerait les formes en *cia*, *gia*, de l'ancien patois. Si *a* latin, en effet, était devenu *é*, il n'aurait pu

[1] Qu'il y ait toujours eu un patois rustique à côté du dialecte urbain, modifié surtout sous l'influence d'oïl et même d'oc, ce n'est pas niable. Et cela me montre que, dans une circonstance récente, je n'ai guère été plus fin, Dieu me pardonne, que les sorciers de Montélimart. Dans mon travail *Sur quelques particularités etc.*, je n'ai pas su expliquer la double forme *aigua* et *aigui*, que l'on retrouve concurremment dans les plus anciens documents lyonnais. Or, il ne semble pas douteux qu'*aigua*, plus tard *aigue*, ne fût la forme urbaine, la forme civilisée, venue sous l'influence méridionale, et qu'*aigui* ne fût la forme proprement lyonnaise et rustique, que Rubys, au seizième siècle, cite comme employée dans ce qu'il appelle le langage « gavot ». On a vu ailleurs que les règles du lyonnais exigent la forme *aigui*.

Je profite de l'occasion pour rectifier un lapsus dans le même travail. J'y ai dit que la *chambotta* ou *chambossi* était le *manche* de la charrue. Je voulais dire le timon. Le manche ou ce que tient le laboureur se nomme la *coua (cauda)*.



remonter à *a*, et donner afforc*ia*, ablag*ia*, après avoir donné affor-c*ier*, ablag*ier*.

Mais il est à remarquer que les plus anciens documents, même les plus populaires, nous montrent des formes en *ier*, *eier*, jamais en *iar*, *eiar*, et que, dans le patois de la Suisse romande, qui a tant de traits communs avec le nôtre, ces verbes sont encore en *yé* (Gilléron), indiquant ainsi une permutation analogue à la nôtre, mais arrêtée en route.

Je tiens donc pour l'hypothèse de *ier* devenu *yî*, *î*. Lorsque la chute de *r* final s'est produite, il est resté *ié*, devenu facilement *î*, par cette tendance, que j'ai déjà signalée ailleurs dans le lyonnais, à laisser tomber la seconde voyelle de l'hiatus.

Quant à nos formes en *ia*, outre que nous n'avons guère que quelques mots conservés par Cochard, et que je n'ai pas retrouvés dans le patois moderne, on peut admettre qu'à l'exemple de tant de verbes français, ces infinitifs ont été refaits sur le participe passé.

Somme, je crois que notre *prayî* est le fils du *preier* de Marguerite d'Oingt, et non l'héritier direct d'un *preiar* rustique. Le tout S. G. D. G.

* * *

Si nous résumions un peu voire ce qui précède, à seule fin d'un *pô piu di luce?*

1° Nos verbes de la première conjugaison se terminent en *ayî*, *eyî*, *oyî*, quand ils répondent à une finale latine *icare*, *ecare*, *ucare*, ou à la terminaison française *ayer*, *eyer*, *oyer*.

2° Lorsque la finale latine *are* est précédée de la dentale *d* ou *t* précédée elle-même de *i*, le type latin donne *ia*, *iô* en lyonnais.

3° Il en est de même des verbes terminés en hiatus latin *eare*, *iare*, pourvu que celui-ci ne soit précédé ni d'une gutturale, ni d'une liquide mouillée (*ll* mouillées, ou *n* prononcée *gn*), ni d'une sifflante.

4° Si, par la chute de la dentale entre deux voyelles, l'hiatus latin, au lieu d'être *eare* ou *iare*, est *uare* ou *oare*, il est conservé en lyonnais sous les formes *uô*, *ouô* (deux exemples seulement).

5° Mais s'il y a une gutturale *c* dans la syllabe précédente, son influence produit la terminaison en *yi* (exemple unique).

6° Si la liquide *r* qui précède l'hiatus est elle-même précédée de deux voyelles en hiatus, la finale est en *yi* (exemple unique).

7° Le groupe patois *ir* appelle la finale *î*.

8° La finale du verbe lyonnais est *î* toutes les fois qu'elle est précédée d'une liquide mouillée (soit *l*, soit *n*).

9° La finale du verbe lyonnais est en *î* toutes les fois qu'elle est précédée d'une gutturale douce *(g* ou *ch)*.

10° Mais toutes les fois qu'au lieu d'une gutturale douce, c'est une gutturale dure qui précède la finale, le verbe garde sa forme en *a*, devenu *ô* moderne.

11° La finale patoise du verbe est le plus souvent en *î* lorsqu'elle est précédée d'une sifflante dure ou douce *(s, ss* ou *z)*.

Scholie. La sifflante appelle *i de nécessité* toutes les fois qu'elle-même est précédée soit d'un *i* étymologique, soit d'un yotte.

12° Tous les verbes de la première conjugaison qui ne remplissent pas quelqu'une des conditions énoncées ci-dessus pour la finale en *î* se terminent en *a*, devenu *ô* dans le plus grand nombre des endroits.

Vorre, Ménôs, adiu vos dis.

P. S. — J'avais fait lire les pages qui précèdent à un philologue très distingué, qui a bien voulu leur donner son approbation et, en même temps, m'a fait une observation fondée:

« Vous expliquez par des exemples tout à fait probants, me dit-il, que, dans les verbes de la première conjugaison où la finale est précédée d'une gutturale, si celle-ci est dure, la finale est en *ó* (bronc*ó*, broncher), et que, si la gutturale est douce, la finale est en *i* (mig*i*, manger). Mais vous n'indiquez pas les cas où la gutturale doit être dure, et ceux où elle doit être douce. Ce serait cependant le plus intéressant. »

Je croyais que cette distinction ressortait des exemples mêmes que j'ai cités. Mais j'ai eu le tort de ne pas être assez clair. Je vais compléter ma pensée.

J'avais dit:

1° Lorsqu'une gutturale précède *are* latin, si cette gutturale est précédée elle-même de *i* ou *e* persistant, la finale est en *yi*. Ex.: secare, se*yi;* precare, pra*yi*.

2° Si, au contraire, cette gutturale est précédée d'une voyelle qui tombe, la gutturale *c* s'adoucit en *ch* ou en *g*. Ex.: prae*d'care*, prai*chi;* ju*d'care*, ju*gi*;

Il suit de là que si tous nos verbes en *care* venaient *directement* du latin, il n'en est pas un *seul* qui eût une gutturale dure; partant, que nous n'aurions aucun verbe en *có*, *gó*, mais seulement des verbes en *yi*, *chi* ou *gi*.

Aussi aucun de nos verbes en *có*, *gó* ne vient directement du latin Ces verbes comprennent seulement:

1° Les dérivés composés sur un substantif. Ces dérivés, naturellement, sont plus récents que le radical.

Voici, par exemple, pic*ó*, pic*ló* (à Rive-de-Gier), pic*lió*. Il est formé sur *pic*. En effet, si *picó* venait d'un verbe latin *picare*, nous aurions eu *piyi*, puis *payi*. Mais à *pic*, on a simplement ajouté le suffixe *ó*, commandé par la gutturale dure. *Piqui*, répondant au français *piquer*, eût été contre nos règles, et c'est ce que j'avais voulu marquer en disant que la gutturale dure appelle toujours *ó*.

Dans ces dérivés lyonnais, le radical est le plus souvent d'oc, quelquefois d'oïl :

Bin*gó*, se remuer, s'en donner, chiner, est formé sur le provençal *biga*, au propre perche, au figuré jambe.

Potrin*gó*, médicamenter, est formé sur un radical provençal *potringa* qui signifie médecine, et dont je n'ai pas le temps de rechercher ici l'origine.

Se sac*ó*, se blottir, est formé sur *sac*.

Gin*gó*, ginguer, donner des coups de pied, est formé sur *giga*, gigue, dimin. gigot.

Bronc*ó*, broncher, me parait formé sur le provençal *bruc*, tronçon, ou quel-

que chose d'analogue, car la gutturale dure indique qu'il n'est pas tiré du français broncher, lequel eût donné *bronchi*.

Rocó, ricó, heurter, est une onomatopée, fabriquée comme ou sur *riqueraque*.

2° Les mots introduits directement du provençal ou du français :

Biscó, qui est le français populaire *bisquer*, à moins qu'il n'ait été formé directement sur le provençal *biscar*, mêms sens.

Bolicó, bouger, dont j'ai parlé, et qui vient probablement d'une ancienne forme provençale *bulica*, d'où est sorti le provençal moderne *boulega*.

Defracó, briser, qui n'est autre que le vieux provençal *frascar*, même sens.

On voit que, quelque hésitation que l'on puisse avoir sur l'étymologie de tel ou tel de ces verbes, aucun ne vient directement d'un verbe latin ;

C. Q. F. D.

(Ne pas traduire : ce qui fait dormir).



FIN

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

Extrait de la *Revue Lyonnaise*, t. VI, année 1883